

Charles Joliet



***Le crime du pont
de Chatou***

Charles Joliet

Le crime du pont de Chatou



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066319236

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

LE CRIME DU PONT DE CHATOU

PROLOGUE

I LE CAFÉ PROCOPE

II L'AMAZONE

III L'ENQUÊTE

IV DIAVOLO

I EN MER

II LE PAYS DES DOLLARS

PRENEZ GARDE AUX VOLEURS.

III L'ÉTOILE DU CIRQUE

AVERTISSEMENT UTILE AUX ÉTRANGERS

LA DOMPTEUSE

IV LA FERME-MODÈLE

LE COFFRE-FORT DE JAMES BUGLE

L'EXPOSITION FRANÇAISE

V CONSPIRATION DE FAMILLE

VI LA VÉNUS CUIVRÉE

VII RUSE D'INDIEN

VIII ÉDEN

IX L'ILIADE DES PEAUX-ROUGES

X LES CHASSEURS D'HOMMES

XI HYPOTHÈSES

XII LA DENT DE CUVIER

XIII LA POULE AUX ŒUFS D'OR

XIV LE MANOIR DES PURITAINS

XV CONFESSION GÉNÉRALE

MA CONFESSION

ENFANT PERDU

XVI LA MAISON DES FOUS

L'ALBUM DU DOCTEUR FLIPP.

XVII LE ROI DE PIQUE

XVIII JANE

XIX LA CACHETTE

XX LA TORTURE INDIENNE

XXI SA MAJESTÉ LE ROI DES SINGES

XXII ÉPISODE

XXIII JOYEUSE NUIT DE NOEL

XXIV DERNIÈRE ÉTAPE

AVANT-PROPOS

Table des matières

Le *Crime du pont de Chatou*, qui a si fortement passionné l'opinion, est d'une date assez récente pour qu'il ne soit pas nécessaire de le raconter dans ses détails.

Toutefois, ce drame imaginaire offre cette particularité qu'une jeune fille seule en a conçu le plan et l'ordonnance, engagé l'action et joué tous les rôles, au moyen d'une dénonciation en bonne forme, qu'elle n'était pas exposée à contredire, puisqu'elle en était l'auteur anonyme.

Mais il est plus facile de produire l'illusion théâtrale que l'illusion judiciaire. Avec une pénétration et une lucidité qui n'exigeaient pas l'usage de toutes les facultés ingénieuses qu'ils savent appliquer à des combinaisons plus savantes, plus profondes et plus difficiles, les magistrats ne tardèrent pas à pressentir le piège qui leur était tendu, à en deviner le mécanisme et à démêler l'intrigue d'une comédie enfantine, croisée de fils trop visibles pour une trame aussi noire.

On peut comparer cette fable puérile à un petit tas de sable, élevé par la main d'un enfant sur le bord de la Seine. Il croit avoir bâti un palais ou un fort, et, si le pied d'un passant ne renverse pas cette taupinière, elle sera dispersée par le vent ou aplanie par le flot qui vient mourir sur la grève.

Par une interprétation libre de l'aphorisme des anciens: «*Les écrits restent*», maxime sage qui n'a pas corrigé les modernes, un humoriste a dit que les monuments les plus durables avaient été bâtis sur du papier. Il a suffi, en effet,

d'une dépêche télégraphique qu'elle s'était expédiée à elle-même, pour déjouer toutes les combinaisons de l'héroïne, reconnue par un commissionnaire.

Cet échafaudage s'est écroulé comme un château de cartes, et tous les mensonges enchaînés par le fil de l'intrigue se sont égrenés comme les perles d'un collier rompu. Le crime était réduit à néant, la fausse piste éventée, le masque percé à jour au premier examen de la justice, qui n'aime pas les mystères, ainsi qu'une légende par la critique scientifique, qui n'aime pas les erreurs. Comme résultat final, on plaça l'héroïne en face d'elle-même, sous les divers travestissements qui déguisaient sa personne, et on se contenta de la remettre en liberté. Ce fut un effet de surprise frappé comme un coup de théâtre.

Cependant, où le crime imaginaire s'efface comme un rêve confus et inachevé, apparaît un problème qui n'est pas encore résolu. Le dernier mot de l'enquête n'a pas été dit, et le *Mystère du Pont de Chatou* est toujours un mystère dont quelques sphinx privilégiés gardent seuls le secret.

Maintenant, si nous avons donné au roman que nous présentons au public le titre sous lequel cette affaire est entrée dans la *Galerie des petites Causes célèbres*, c'est parce qu'elle n'est pas sans analogie avec l'histoire que nous allons développer dans une action dramatique. Il s'agit d'une *énigme judiciaire* où des acteurs vivants combinent et exécutent un crime imaginaire.

Mais ici s'arrête l'analogie, et le problème se pose:

POURQUOI?

A cette question, il y a une réponse.

Cette réponse est le nœud gordien de l'action, la clef de la serrure à secret, le mot de l'énigme.

LE CRIME DU PONT DE CHATOU

[Table des matières](#)

PROLOGUE

[Table des matières](#)

I

LE CAFÉ PROCOPE

[Table des matières](#)

Le café Procope, situé à l'entrée de la rue de l'Ancienne-Comédie, est un des rares vestiges du Paris littéraire du dix-huitième siècle, et il a gardé le souvenir de ses hôtes illustres, dont les portraits décorent les panneaux du rez-de-chaussée.

A cette époque de l'année, -on était aux premiers jours de l'automne, -les étudiants du Quartier latin étaient en vacances, et le café Procope se voyait déserté par sa jeune et bruyante clientèle. Quelques vieux habitués fidèles, débris des générations disparues, qui venaient y chercher un écho lointain de leur jeunesse, peuplaient, sans l'animer, la solitude des salles, et le cliquetis des dominos sur les tables de marbre troublait seul le silence.

Toutefois, vers onze heures du matin, un client inamovible, qui paraissait âgé d'une quarantaine d'années, était assis près d'une fenêtre du premier étage, à l'angle de la salle de billard, absorbé dans la lecture de la *Revue des deux mondes*. Il fumait une longue pipe de terre, dont le fourneau couleur d'ivoire et le tuyau noir comme l'ébène attestaient un culte pour cette compagne journalière, arrivée à l'âge respectable où elle allait bientôt s'aligner au

ratelier des vieilles pipes consacrées. Il l'appelait *Amélie*, en souvenir d'une étudiante originale qui n'avait aucune parenté avec la famille des hermines.

Pas n'était besoin d'une longue observation pour voir que le fumeur appartenait à cette légion de déclassés qui, au Quartier latin, s'appellent toujours des *étudiants*, bien que la plupart n'aient jamais franchi le seuil de l'École de droit ou de l'École de médecine, et soient parfois d'un âge à s'asseoir sur le *Banc des Nestors*. Il y a, comme cela, sur le pavé de Paris, une armée de bohémiens dont ces étudiants problématiques sont l'aristocratie, et qu'on peut comparer à des gens assis au bord d'un fleuve, regardant défiler les bateaux, les nageurs, les chiens crevés et les épaves avec une égale indifférence.

Celui qui vient d'être mis en scène était un fils du Midi, origine que révélaient sa voix cuivrée scandant les syllabes, son visage olivâtre aux traits réguliers, encadrés d'une barbe soyeuse et noire comme le tuyau de *Mademoiselle Amélie*. Il s'appelait César Baral, familièrement César; mais personne n'aurait pu dire s'il avait une famille, et son histoire tient en quelques lignes.

Il était venu à Paris d'un coin de la Provence, et le jeune homme, qui portait la livrée du soleil, s'était si bien acclimaté au milieu des brumes de la Seine, qu'il n'avait jamais songé à retourner au pays natal. Il faisait volontiers étalage d'érudition classique dans les discussions littéraires ou politiques encore en honneur au Procope. Il avouait avoir autrefois composé une tragédie, refusée à l'Odéon, et un volume de vers, *Fourmis et Cigales*, dont le manuscrit était au fond d'une malle couverte en peau de sanglier, laquelle

renfermait dans ses flancs tout ce qu'il possédait au monde. Il va sans dire que les *Fourmis* étaient les bourgeois. Finalement il avait divorcé avec les Muses pour suivre sa véritable vocation, *id est*, de ne rien faire.

Ancré dans cette résolution, dictée par le mépris de ses contemporains qui n'avaient pas deviné son génie, il était passé maître au domino, au piquet, au whist, au billard, et sa supériorité dans ces arts d'agrément lui avait assuré une existence relativement assez facile. Il déjeunait et dînait à la table d'hôte de la rue des Poitevins, et achetait la défroque d'un élégant du Quartier, lorsque la sienne faisait valoir des droits à la retraite. Quant à son logement, un cabinet meublé lui suffisait, et il n'y avait jamais séjourné que pour dormir. Le Procope était son domicile, le Luxembourg, sa campagne, les soirées de Bullier, les premières de l'Odéon, et les soupers chez Magny ou chez Foyot, ses fêtes. Il allait rarement «de l'autre côté de l'eau», et la rive gauche lui semblait un assez vaste champ pour l'exercice de ses facultés académiques.

L'âge avait développé ces instincts de *far niente*, avant d'amener la décadence. Bohème, parasite, barbu, moustachu, pilier d'estaminet, culotteur de pipes, docteur ès jeux, il se mêlait à l'occasion aux réunions publiques, aux émeutes scolaires, aux cabales odéoniques, et connaissait à fond la chronique du Quartier latin. C'est ainsi que nous le trouvons, installé comme chez lui, lisant les journaux et les revues, fumant son éternelle pipe et buvant un verre d'absinthe à haute dose, épaisse comme une purée.

Il jetait par intervalles un regard à l'orifice de l'escalier tournant et à la table voisine, ornée d'une petite nappe

blanche et garnie de deux couverts, deux serviettes en bonnet d'évêque, deux pains viennois, à la croûte luisante et dorée, plus un citron dans une soucoupe et un godet en porcelaine rempli de cure-dents. Évidemment il attendait un convive; son estomac criait famine, et ce fut avec une explosion joyeuse qu'il salua l'apparition de son hôte en costume de voyage.

-*Ave, Cesar*, celui qui t'invite à déjeuner te salue, dit le nouvel arrivant, suivi de près par un garçon chargé d'un plateau servi.

-Bonjour, Félix. Mangeons chaud et buvons frais. Tu vas bien?

-Très bien.

-D'où viens-tu?

-De l'Exposition de Philadelphie. Ce matin j'arrive de Londres; mais déjeunons d'abord, et nous causerons ensuite à loisir.

L'hôte attendu par le professeur César était un jeune homme de vingt-cinq ans, aux manières élégantes, à la physionomie ouverte et distinguée, nommé Félix Obert. Il avait passé sa thèse de droit, l'année précédente, et depuis cette époque, une vie nouvelle, semée d'aventures, s'était ouverte à son activité.

Les deux compagnons firent honneur au repas copieusement servi, rapidement expédié, et le café fumait dans les tasses quand le jeune voyageur aborda l'objet de sa réapparition au café Procope.

-Maintenant, César, à tout de suite les affaires sérieuses.

-Nous avons mis du coke dans la machine, et je suis prêt à t'écouter.

-Un cigare?

-Accepté, pour cette fois seulement, et par extraordinaire, car je ne fais d'infidélités à *Mademoiselle Amélie* que dans le cas de séparation forcée.

-J'ai un service à te demander, et j'ai compté qu'en souvenir de notre vieille camaraderie, tu ne me le refuserais pas.

-Un louis compose ma fortune, et il est à ta disposition; pour le reste, je t'offre un dévouement que je qualifierai d'illimité.

-Je vais te mettre sommairement au courant de la situation. J'ai un rendez-vous à trois heures au pont de Chatou, et j'ai besoin d'être accompagné.

-Un duel?

-Non; mais je suis peut-être exposé à recevoir une balle de revolver.

-Fichtre! ça se corse-aux cheveux plats.

-Tu sais que j'ai représenté mon père à l'Exposition de Philadelphie. Pendant la traversée du Havre à New-York, j'ai lié connaissance avec un Canadien, nommé Samuel Bugle, qui ramenait sa fille, miss Cecily, et qui m'a présenté à miss Rébecca, une amazone américaine, que tu verras dans deux heures.

-Bon

-A Philadelphie, le hasard des rencontres nous mit en relations avec un jeune Anglais, nommé George Minturn. Le Canadien exposait une ferme-modèle, l'Anglais des spécimens de navires, et moi, Français, des instruments de musique. Il serait inutile de parler en détail de la série des événements qui ont amené mon intervention dans la

circonstance actuelle, qui se résume en deux mots: J'aime miss Rébecca. Elle me témoigne une grande amitié et, faute de mieux, je suis son confident.

Il reprit:

-Les choses en étaient là, quand je revins en France avec miss Rébecca. Son père, Job Darfield, habite actuellement un chalet sur la côte de Saint-Germain. George Minturn était reparti pour l'Europe avant nous. Elle lui écrivit sans obtenir de réponse. Comme cette lettre renfermait un secret de famille, de retour en France, elle télégraphia pour lui demander s'il l'avait reçue, et, en ce cas, de la lui renvoyer. Ne recevant aucune nouvelle et ne sachant à quelle cause attribuer ce silence, elle se décida à me prier de me rendre à Londres pour réclamer sa lettre, et de la lui rapporter. Je suis parti avant-hier et j'ai eu une entrevue avec sir George.

-Eh bien?

-Il m'a déclaré, sur l'honneur, qu'il n'avait reçu ni lettre ni télégramme. Ma mission se trouvant ainsi terminée, j'ai expédié une dépêche à miss Rébecca, pour lui annoncer mon retour, et voici la réponse que j'ai trouvée chez moi, à mon arrivée ce matin:

«Pont de Chatou, trois heures.»

» RÉBECCA. »

-Voilà tout?

-Oui.

-Je ne vois pas l'ombre d'un danger.

-C'est que tu ne connais pas le caractère étrange de miss Rébecca. Si elle s'est mis en tête que M. George Minturn m'a rendu sa lettre, et que je la garde, que sais-je? pour m'en faire une arme contre elle, il se pourra fort bien que sa main soit plus prompte et plus juste que tous les plus beaux raisonnements du monde.

-En ce cas, à ta place, je commencerais par lui écrire le résultat négatif de l'ambassade.

-Lui écrire? Mais si je ne me présente pas devant elle en personne, ce qui n'est peut-être qu'un soupçon de son esprit défiant se changera en certitude. J'aimerais mieux alors rencontrer une panthère que miss Rébecca. Je la connais; elle abat un homme comme une poupée de tir.

-Et voilà le chemin de l'amour, dit philosophiquement César.

-J'ai dû m'accoutumer à envisager cette perspective.

-Même sans espoir d'une récompense honnête?

-Je te répondrai par la devise du Tasse: Je ne *demande rien, j'espère peu*.

-Tu aimerais peut-être mieux une récompense qui ne le soit pas, ajouta le bohème avec un rire bon enfant.

-César, ne plaisante pas sur ce sujet. Ma volonté est d'épouser cette jeune fille.

-Ne t'emporte pas, Félix, je suis dans ton jeu.

-Je t'en remercie. Le rendez-vous est pour trois heures, et il est temps de partir.

Les deux amis se rendirent à la gare Saint-Lazare, où ils prirent le train de deux heures et demie pour Saint-Germain, et vers trois heures ils descendaient à la station de Chatou.

II L'AMAZONE

Table des matières

Ils étaient arrivés les premiers sur la berge. Le soleil, qui commençait à décliner, donnait des teintes chaudes au paysage d'automne, et faisait briller les toits de tuile et d'ardoise des villas blanches noyées dans un océan de verdure.

Sur la droite, les arches du pont de Chatou se reflétaient en demi-cercle sur les flots verts de la Seine. Au milieu du fleuve, dans un bateau de pêche, se détachait en vigueur la silhouette d'un marinier qui jetait un épervier à pleine volée.

Au bout de quelques minutes, le bruit lointain du galop d'un cheval se fit entendre, et bientôt ils purent distinguer une amazone qui accourait à fond de train de leur côté. Elle poussa droit sur eux sans ralentir l'allure de son cheval, qui s'arrêta court en les abordant.

Les deux jeunes gens s'approchèrent, la tête découverte.

-Vous avez fait bon voyage, monsieur Félix? dit-elle en ôtant son gant pour lui serrer la main à l'anglaise.

-Très bon voyage, miss Rébecca, mais qui n'a pas eu tout à fait l'heureux résultat que vous espériez.

-Monsieur est votre ami?

-Je vous demande la permission de vous le présenter: Monsieur César Baral.

César s'inclina.

Elle l'examina fixement, d'un air glacial, et répondit à son salut par un signe de tête, avec un mystérieux sourire qui

éclaira son visage comme la lueur fugitive d'un éclair.

De son côté, César considérait avec une admiration visible l'amazone d'aplomb sur sa selle, moulée dans son costume de drap gros-bleu, coiffée d'un chapeau de feutre à grande plume, entouré d'un voile de gaze azurée flottant au vent derrière sa tête comme le sillage d'une vapeur transparente. Il était difficile de ne pas subir à première vue l'orgueilleux pouvoir de sa beauté, et l'observateur le plus indifférent eût été frappé du caractère de sa physionomie, qui respirait la grâce féminine unie à l'énergie active d'une héroïne.

-Mettons-nous à l'ombre, dit-elle en dirigeant sa monture vers la rangée des arbres alignés sur le bord de l'eau.

Les deux amis la suivirent.

Là, elle mit pied à terre, noua la bride du cheval à une branche, fixa sa longue jupe par une agrafe à la ceinture; puis relevant la tête d'un mouvement brusque et revenant directement à eux d'un pas élastique, elle reprit d'un ton sec, en s'adressant à Félix:

-Pourquoi n'êtes-vous pas venu seul?... Vous pouvez rester, monsieur, ajouta-t-elle en voyant que César se disposait à s'éloigner.

-Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit Félix d'une voix aussi soumise que celle de la jeune amazone était impérative, je ne croyais pas être indiscret.

-La lettre? interrompit miss Rébecca avec autorité, en faisant siffler la cravache noire qu'elle tenait de la main gauche.

-La personne à qui vous m'avez envoyé m'a affirmé, sur l'honneur, qu'elle n'avait reçu de vous ni lettre, ni

télégramme, depuis son retour en Angleterre.

L'amazone sembla réfléchir, et reprit d'un air plus tranquille:

-Vous a-t-on donné cette affirmation par écrit?

-Je ne l'ai pas demandée; j'ai dû me contenter de cette parole, et j'espère que la mienne suffira.

-Non, monsieur, ni l'une ni l'autre ne peuvent me satisfaire.

-S'il vous faut une preuve plus décisive, libre à vous, mademoiselle, d'envoyer un nouveau messager. Il se peut qu'il vous rapporte une déclaration écrite, mais il n'obtiendra pas une meilleure réponse.

-J'en doute, monsieur, et je comprends fort bien pourquoi vous n'êtes pas venu seul. Soit, il ne me déplaît pas qu'un témoin recueille vos paroles et les miennes.

-J'ai dit la vérité.

-Il n'est pas admissible qu'une lettre expédiée d'Amérique et une dépêche télégraphiée de Paris ne soient pas arrivées à Londres.

-Vous voudrez bien reconnaître que je ne puis les avoir interceptées.

-Sans doute; mais vous reconnaîtrez aussi qu'une lettre confidentielle, parfaitement inoffensive entre les mains loyales de sir George Minturn, peut devenir une menace entre des mains intéressées. Je dois donc supposer qu'elle vous a été remise, et que vous comptez vous en servir dans un but facile à deviner. Quand on se laisse tenter par un calcul aussi méprisable, c'est qu'on a l'esprit faible et l'âme vénale.

-Je vous ai fidèlement transmis la réponse de sir George Minturn, et il serait inutile de la répéter; permettez-moi seulement de vous dire qu'après le témoignage de confiance que vous m'aviez accordé en me chargeant d'une mission délicate, j'étais loin de m'attendre à subir une humiliation que je ne mérite pas.

-J'ai à vous offrir une récompense digne de vous. Je tiens d'abord à vous indemniser des dépenses du voyage.

-Il m'a été agréable de vous donner une marque de mon dévouement, et malgré votre injustice, que vous regretterez, il peut encore être mis à l'épreuve.

-Tout cela est fort bien dit, monsieur; mais il ne me convient pas de vous devoir un service, ni de vous laisser maître d'un secret de famille. Il me faut cette lettre, et je vous propose un marché. Parlons sans phrases: combien voulez-vous?

Comme il gardait le silence, elle déganta sa main droite et reprit avec vivacité:

-J'ai un dernier mot à vous dire en particulier.

Félix la suivit avec la docilité d'un enfant.

Elle s'arrêta sous un bouquet d'arbres dont les racines, mises à découvert par la crue des eaux, soutenaient un talus gazonné descendant en pente inclinée jusqu'au bord du fleuve.

César les observait à distance, et suivait d'un œil attentif la pantomime animée de l'amazone et les gestes plus sobres de son interlocuteur. Quelques brèves paroles, qu'il ne put entendre, furent encore échangées; mais il put voir l'amazone tendre un petit portefeuille à Félix, qui le laissa

tomber à ses pieds et se plaça devant elle, la tête haute et les bras croisés.

A ce moment, elle fit un pas en arrière. D'un mouvement brusque, elle étendit le bras, tira à bout portant un coup de revolver en plein corps, puis jeta l'arme à la volée avec un cri de colère et de triomphe.

Félix, debout sur le bord du talus, le dos tourné au fleuve, porta les mains à sa poitrine, recula en chancelant, tourna sur lui-même, étendit les bras, tomba sur la face, et César put entendre le bruit sourd d'un corps pesant qui plongeait dans l'eau.

Une minute ne s'était pas écoulée depuis l'instant précis où la jeune fille lui avait tendu le portefeuille, quand elle courut avec rapidité jusqu'à son cheval. Elle détacha sa bride en un tour de main, bondit sur la selle avec la légèreté d'un oiseau, cingla sa croupe d'un coup de cravache et disparut au triple galop dans un tourbillon de poussière.

Cependant, César était sur ses gardes et n'avait pas perdu la tête.

-Un homme à la Seine! cria-t-il au marinier, qui s'apprêtait à lancer son épervier.

A cet appel, il abandonna le filet pour sauter sur ses avirons et rama vigoureusement.

-Ici! cria encore César en courant vers le talus où il avait vu tomber son ami.

Il se pencha sur le bord avec anxiété; mais l'eau était profonde à cet endroit, et le corps avait disparu.

Le marinier était un homme à la stature athlétique. En approchant, il lâcha les rames qui se cillèrent aux flancs du bateau, saisit une longue gaffe, et se mit en devoir de

sonder le bord en s'ahandonnant au fil de l'eau. Il descendit ainsi jusqu'au pont. Là, jugeant inutile de pousser plus loin ses recherches infructueuses, il revint aborder au pied du talus.

César avait ramassé à terre le portefeuille et le revolver de l'amazone. L'arme était un joujou d'ivoire et de vermeil dont les balles devaient être du calibre d'une petite olive. Le carnet, en velours bleu à chiffre d'argent, renfermait trois billets de banque de mille francs.

-Il est perdu, murmura-t-il en voyant le marinier revenir seul.

-C'est tout de même une chose qui m'étonne, dit l'homme en sautant à terre pour amarrer son bateau.

-Quoi? demanda César.

-Sur le bord, la rivière est presque dormante; mon bachot en était à trois mètres; le corps ne descendait pas aussi vite, et j'aurais dû le harponner avant d'arriver au pont.

-Il a peut-être été arrêté par une racine d'arbre ou des herbes.

-Non, j'ai sondé tout le long; je crois plutôt qu'après avoir roulé au bas du talus, il aura glissé entre deux eaux et filé dans le courant. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose utile: c'est d'aller faire une déclaration à la justice; j'irai rechercher le *machabée*, et je compte bien le repêcher ce soir, à la pointe de l'île qui est au premier coude de la Seine; le remous porte là.

-Chargez-vous d'informer la gendarmerie de Cliatou; moi, je retourne à Paris pour avertir le Parquet.

-Chatou est de Seine-et-Oise; c'est à Versailles qu'il faut aller.

-C'est juste, dit César, en se dirigeant du côté de la station.

Il arriva à temps au passage du train qui part de Saint-Germain à quatre heures, descendit à l'embranchement d'Asnières, et reprit le train de Versailles, où il arriva vers six heures. Il se rendit au Palais de justice, et fut immédiatement introduit dans le cabinet du procureur de la République, auquel il raconta les faits dont il avait été le confident et le témoin, depuis l'arrivée de son ami au café Procope jusqu'au dénouement tragique de sa mission à Londres.

III

L'ENQUÊTE

Table des matières

La marche des affaires criminelles est rapide. Le soir même, Monsieur Jacquinétait informé par exprès de l'assassinat du pont de Chatou. Le célèbre et redoutable chef de la contre-police vivait alors retiré dans son modeste cottage des environs de l'Observatoire.

Bien qu'il eût dépassé la limite de soixante-dix ans, il semblait n'avoir pas changé, et portait ses hivers sans courber les épaules et sans plier les jarrets. C'était toujours le même grand vieillard aux cheveux blancs, sec et droit, au visage pâle et fin comme le masque d'un diplomate. Ses yeux bleus, doux et clairs, brillaient parfois d'un éclat stellaire. On le rencontrait souvent dans le jardin du Luxembourg, marchant la tête légèrement inclinée sur l'épaule, les mains derrière le dos, coiffé d'un chapeau gris à large ruban noir, vêtu d'une redingote bleue, sur laquelle se détachait la rosette rouge de la Légion d'honneur, d'un gilet de velours noir et d'un pantalon de même couleur. Il portait au col un lorgnon d'or fermé et tenait à la main une canne de jonc à poignée d'ivoire.

Depuis quelques années, il n'exerçait plus ses fonctions qu'à titre honorifique, dans les affaires difficiles où son intervention devenait nécessaire, comme un médecin appelé en consultation dans les cas désespérés. En cette circonstance, il allait diriger l'enquête, en qualité de commissaire aux délégations judiciaires. Une note,

communiquée dans la soirée, avait paru dans les journaux du matin, résumant le fait sous ce titre: *Le Mystère du pont de Chatou*, et annonçant la répétition de la scène du crime sur le lieu même où il s'était accompli.

A dix heures, César Baral, arrivé par le chemin de fer, était au rendez-vous, arpentant la chaussée comme un factionnaire. A la même heure, Monsieur Jacquin, accompagné des commissaires de police de Versailles et de Saint-Germain, descendait de la voiture qui l'avait amené devant la grille de la maison habitée par Job Dorfield et sa fille Rébecca.

C'était une élégante habitation de campagne, moitié villa, moitié chalet, bâtie en terrasse sur le versant du coteau traversé par le vieux chemin de Versailles qui rejoint la route de Paris. En avant, se développait un jardin plein de fleurs où dominaient les belles variétés de roses. Un peu plus bas ondulait le tapis d'une vaste pelouse, encadrée d'arbres fruitiers, et au milieu de laquelle brillait comme un miroir un bassin entouré de joncs, de roseaux, d'iris et de plantes aquatiques. Enfin, à l'extrémité de la pelouse, de grands arbres, aux frondaisons massives, formaient un rempart de verdure. A droite se trouvait un pavillon rustique et une serre; à gauche, une maisonnette servait de communs et d'écurie.

Un homme se promenait solitairement dans l'espace à découvert devant l'habitation. Il était vêtu d'une robe de chambre grise à cordelière, et coiffé d'un bonnet en peau de loutre. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, et son visage, rasé à l'américaine, la barbe en collier, avait une expression morose et taciturne.

Au coup de cloche, il s'avança lentement jusqu'à la grille, et, jetant un regard dur et soupçonneux sur les visiteurs, il articula sa question avec ce laconisme insolent d'un homme habitué aux mœurs du *self-government*.

-Que désirez-vous?

-Au nom de la loi, ouvrez, dit Monsieur Jacquin d'une voix brève et métallique.

-Je suis citoyen américain, et vous n'entrerez pas dans ma maison. Quand vous m'aurez expliqué l'objet de votre visite, je verrai si je consens à vous recevoir.

-Au nom de la loi, ouvrez. Si je parle encore une fois, votre porte sera forcée.

A cette sommation impérieuse, qui n'admettait plus la réplique, la clef joua dans la serrure, la grille s'ouvrit et se referma sur les magistrats.

-Cet homme a peur, dit confidentiellement Monsieur Jacquin à ses collègues.

Le commissaire de police de Saint-Germain prit la parole:

-Vous êtes M. Job Dorfield et vous habitez ici avec votre fille Rébecca. Qu'elle vienne à l'instant.

-Ma fille est sortie, répondit M. Dorfield, mais elle ne tardera pas à rentrer.

-Nous l'attendrons.

-Que lui voulez-vous?

-Vous l'ignorez?

-Absolument, répondit-il avec un mélange de brutalité et d'inquiétude.

-Vous étiez en relations avec M. Félix Obert?

-Oui, j'ai fait sa connaissance à Philadelphie.

-Et vous prétendez ne pas savoir que M. Félix Obert a été assassiné, hier, à trois heures et demie, près du pont de Chatou?

-Je ne vois personne. Vous dites que M. Félix Obert est assassiné?

-Oui.

-Par qui?

-Par votre fille Rébecca.

Le visage de M. Dorfield exprima une stupéfaction si visible et si naturelle, que Monsieur Jacquin absorba une prise en hochant la tête.

-Cet homme a l'air d'un coquin, songea-t-il, et il doit en avoir la chanson. C'est peut-être un coup double.

-Ma fille, dit M. Dorfield, rompant le silence, comme s'il se parlait à lui-même, ma fille est allée hier faire sa promenade à cheval.

-Où? demanda Monsieur Jacquin d'un air narquois.

-Où cela lui a plu, je suppose. Elle est rentrée un peu avant l'heure du dîner, a mangé avec appétit, causé en parfaite liberté d'esprit, fait un tour de jardin et s'est retirée dans sa chambre. Ce matin, selon son habitude, elle a sans doute été courir à travers la forêt.

Il fut interrompu par le bruit sec et régulier du sabot d'un cheval qui se faisait entendre distinctement dans la rue silencieuse.

-Voici ma fille, dit M. Dorfield, qui avait retrouvé toute son assurance, et j'espère que sa présence suffira pour dissiper votre grossière erreur.

-Si vous ajoutez un mot, je vous arrête, répliqua Monsieur Jacquin, en posant un doigt sur son épaule.

C'était, en effet, miss Rébecca en personne. Un domestique avait ouvert la grille. Dès qu'elle eut mis pied à terre, elle lui jeta la bride de son cheval et s'avança vers le groupe avec désinvolture.

-Vous êtes Rébecca Dorfield? dit Monsieur Jacquin, en faisant un pas en avant.

-Oui.

-Vous resterez ici, mademoiselle, sans franchir le seuil de votre maison, sous la garde de l'agent qui m'accompagne. Prenez vos dispositions et tenez-vous prête à partir dans deux heures.

-Comment? s'écria M. Dorfield... Rébecca?..... Parlez. Qu'est-ce que cela signifie?

-Accordez-moi la grâce de ne pas m'interroger; en ce moment je ne pourrais vous répondre.

-Voici une affaire qui va prendre une singulière tournure, songea encore Monsieur Jacquin avec un sourire sardonique.

Ces ordres donnés, il invita ses deux collègues et César à déjeuner au pavillon Henri IV, et la conversation s'engagea au dessert sur l'aventure qui avait eu pour première conséquence de les rassembler à Saint-Germain.

-Vous penserez sans doute comme moi, messieurs, dit Monsieur Jacquin, qu'il est préférable de reconstituer la scène qui s'est jouée hier au pont de Chatou, à la même heure, dans des conditions identiques, pour établir *de visu* les éléments de l'enquête, et j'espère bien que notre bonne vieille expérience ne sera pas en défaut. Dans les grands événements de la vie, l'homme joue son rôle comme un acteur en public; pour asseoir un jugement réfléchi, il faut l'observer dans les faits insignifiants de son existence

journalière, où il se montre tel qu'il est. Il en est de même en toutes choses. Rébecca Dorfield est une comédienne, et nous appliquerons à son drame la formule classique des trois unités de temps, de lieu et d'action. Pour cela, il y a deux méthodes: l'analyse et la synthèse. C'est pour moi un principe fondamental de ne pas supposer résolu un problème à démontrer. Et je ne dis pas ici: «Rébecca Dorfield a assassiné Félix Obert.» Je dis simplement: «Félix Obert a-t-il été assassiné par Rébecca Dorfield?»

Un silence suivit l'exposé de ce théorème judiciaire, et César crut devoir intervenir.

-Monsieur, dit-il, je n'ai pas votre science acquise, votre pénétration supérieure et votre expérience des hommes et des choses; mais ce que je sais bien, c'est que mon malheureux ami a été abattu devant moi, et qu'il est encore au fond de la Seine.

-Toutes les opinions sont respectables, même quand elles sont sincères, répondit Monsieur Jacquin avec son flegme imperturbable. Je n'envisage pas les choses sous leurs côtés tragiques, et je préfère supposer qu'il a lu ce matin dans les journaux l'annonce de sa mort, que cette nouvelle a dû lui sembler entachée d'exagération, et qu'il est en train de déjeuner plus tranquillement que vous.

Cette manière de voir bouleversait toutes les idées de César en matière criminelle, et il trouva que la plaisanterie était d'assez mauvaise grâce.

Monsieur Jacquin continua:

-Vous ignorez sans doute que votre ami a loué ici une chambre meublée?

-Félix Obert venait régulièrement tous les jours à Saint-Germain. Il avait des rencontres dans la forêt avec miss Rébecca, et quand la pluie s'opposait à ces rendez-vous champêtres, elle allait directement chez lui.

-Je jure sur l'honneur.

-Je sais parfaitement ce que vous allez me jurer, et je pense tout le contraire.

-Je n'ai pourtant pas rêvé, et miss Rébecca est arrêtée.

-Sans doute, elle est arrêtée, mais elle sera peut-être libre ce soir. Vous n'avez pas rêvé; vous avez bien vu, vous avez bien entendu, mais vous n'avez pas compris.

-Pas compris? murmura César avec une gravité comique.

-Pas compris du tout. On vous a donné un rôle de confident; vous l'avez joué très consciencieusement, sans connaître le secret de la tragédie de la petite demoiselle. L'intrigue ne semble pas mal imaginée, le truc paraît assez ingénieux, le décor est magnifique; mais l'illusion d'optique théâtrale et l'erreur judiciaire sont deux choses tout à fait différentes. Vous étiez un spectateur en face de la scène, et moi, je suis dans la coulisse. Tout est là.

-C'est à douter de soi-même.

-Mais certainement, il faut douter de tout. C'est la seule méthode pour arriver à la certitude et à la vérité. Je ne parlerai que pour mémoire des aberrations du témoignage humain. La voix, les oreilles, les yeux trompent. Un homme de cire parle? Phénomène de ventriloquie. Un cadavre se meut? Phénomène galvanique. Un bâton plongé dans l'eau paraît cassé? Phénomène de réfraction. Un spectre est percé de coups d'épée sur le théâtre. Phénomène d'optique.

Les deux collègues de Monsieur Jacquin fumaient un cigare, graves comme des Indiens aspirant le calumet autour du feu du conseil, écoutant la parole du maître avec la respectueuse déférence des jeunes guerriers attentifs au discours d'un sachem.

-Eh! bien, poursuivit-il après une pause, nous verrons à l'épreuve si je me suis trompé. Il n'y a pas eu plus de crime hier au pont de Chatou qu'il n'y a d'étoile dans mon assiette.

-Mais alors, hasarda César ébranlé dans ses convictions les plus intimes, il y a une raison?

-Il n'y a pas de crime, mais quelqu'un peut avoir intérêt à ce qu'on y croie. Quant au mobile, c'est un autre mystère. Heureux qui pénètre le secret des choses, dit un vers latin qui commence par le nom de votre ami:

Félix qui potuit rerum cognoscere causas.

Mes chers collègues, ajouta Monsieur Jacquin en donnant le signal du départ, l'heure est lente, mais elle sonne. Nous allons prendre nos dernières dispositions pour répéter le prologue d'une tragédie aquatique qui finira sans doute en queue de poisson; mais j'en aurai le cœur net, j'irai jusqu'au bout, et le rideau ne se baissera pas avant que la farce ne soit jouée.

Sur cette prophétie, il quitta la table et sortit en fredonnant l'air du *Barbier*:

Croyez-vous qu'il soit bien facile